

goûter le frais durant la dernière fièvre de sa vie. On voit aussi plusieurs *lettres autographes*, une entr'autres qui fut sa dernière, et dont on conserve un imprimé. Il y fait ses adieux suprêmes à un ami tendre, lui dit la douloureuse surprise qu'il aura bientôt en apprenant la mort de son *Tasso*, laquelle ne peut pas tarder, vu le caractère sérieux que prend sa maladie. Il ajoute qu'il s'est retiré au couvent de *St. Onuphre* pour y jouir du bon air qu'on y respire : il termine, en disant qu'il trouve, dans la conversation et les soins des bons Religieux, une consolation pour les injustices souffertes, et qu'ils l'habituent aux douces, charitables et saintes conversations du ciel, qu'il espère entendre bientôt. — La douce amertume, la résignation, le calme philosophique et chrétien que respire cette petite lettre, font venir des larmes, et remplissent en même temps, l'âme d'une bonne impression ; on a compati à l'infortune, et on partage ses saintes espérances. La mort du chrétien laisse toujours un baume après elle : il semble qu'on en respire encore dans cette chambre, et on est content d'y être venu.)

Mais je reviens à Sorrente.

Le lendemain de cette belle nuit passée dans la maison du Tasse, après nous être procuré un guide, et de bonnes montures, nous laissâmes à regret Sorrente, ses jardins embaumés, ses ombrages de lauriers ; et nous continuâmes notre pérégrination pendant plusieurs jours, dans les montagnes et sur le Golfe de Salerne, visitant *Castellamare, Amalfi, Salerne* et plusieurs petits bourgs, jetés au sommet des rochers, ou cachés au fond des vallons. Combien de délicieux tableaux, de scènes charmantes et d'impressions agréables nous recueillîmes sur toute notre route ! Mais comme le temps me pousse et que vous êtes peut-être plus pressés d'arriver au bout du voyage que je ne l'étais moi-même alors ; nous ne jetterons qu'un coup d'œil en passant sur la riante *Amalfi*.

Je n'ai rien vu de plus saisissant que l'aspect de cette petite ville, à l'heure où nous y arrivâmes. Le soleil tombait derrière le mont *St. George*, dont nous venions de franchir le sommet ; et nous nous trouvions à près de huit cent pieds au dessus du Golfe de Salerne, qui se développait tout-à-coup en face de nous, dormant dans une ombre d'encre bleue. A travers les échancrures d'une longue chaîne de rochers arides, filtraient encore quelques rayons de soleil qui allaient jeter leurs teintes de pourpre à des voiles blanches, bercées sur la ligne de l'horizon, entre le ciel et l'eau. Toute la petite ville se déroulait au-dessous de nous sur une pente abrupte, avec ses toits blancs et arrondis, comme ceux de Constantinople, ses balustrades de pots-de-fleurs, ses terrasses chargées d'orangers, de vignes et d'oliviers.

Les maisons sont plutôt attachées aux flancs de la montagne, que supportées sur une base naturelle ; elles se soutiennent toutes les unes les autres au moyen de grands travaux de terrassement ou par des murs en *talus*. Aussi, rien n'est plus singulier que la circulation au milieu de cet entassement d'habitations humaines. Du côté par où nous descendîmes, on ne trouve pas un chemin praticable pour une voiture. La rue est un escalier continu et tortueux ; on passe tantôt sur le toit d'une maison, tantôt sous des arcades ou des voûtes qui supportent d'autres demeures. Les familles groupées sur leurs terrasses, se reposaient de leurs travaux, en jouissant des douceurs de la soirée : elles nous saluaient de la main ou de la voix, et nous accompagnaient de leur sourire en nous adressant un mot bienveillant : "*Felicità, Buona-sera, Buon-viaggio.*"

Amalfi était puissante au temps des croisades ; elle faisait le commerce avec l'Orient, et avait des Universités distinguées ; aussi renferme-t-elle beaucoup de vieux monuments, des Eglises ou les Croisés s'agenouillèrent avant d'aller verser leur sang sur le Saint-Sépulchre ; des tours décrépies ; des cloîtres devenus des auberges par la révolution des temps. On peut connaître quelles ont été les relations de cette petite ville, avec les autres peuples du monde, en étudiant la figure dégradée de toutes ces antiques constructions : on y aperçoit, ici et là, des nuances des styles Byzantin, Moresque ou Normand. Enfin, celle ville que je ne puis vous peindre assez belle, assez pittoresque, assez intéressante, est une de celles de l'Italie qui m'a fait commettre d'avantage le péché de vouloir oublier mon pays. Combien difficilement je m'en éloignai ! Combien de fois, en suivant à pied, le chemin accidenté par lequel je m'enfuyais me retournerai-je pour voir encore, ces beaux rochers, où le soleil va s'éteindre tous les soirs ; ces tourelles de temps fameux ; ces petits toits suspendus au milieu des orangers, au-dessus d'une mer azurée ; ces habitants si peu soucieux, et qui me semblaient borner toute leur ambition à la jouissance du pain de chaque jour et à celle d'un soir sans nuage ! Etait-ce un voile enchanté que mon imagination étendait sur ce petit point de terre, pour captiver mon cœur et l'égarer dans une douce illusion ? je ne sais. Mais je n'ai pu depuis, oublier Amalfi.

Après l'avoir vue, (sans espérance de la revoir jamais) disparaître derrière un de ces gigantesques rochers que la route contourne à chaque instant, je cheminaï peu soucieux de voir les autres beautés qui pouvaient s'offrir encore à moi ; j'oubliai derrière moi les belles ruines de *Pestum* ; et en laissant, quelques jours après, Naples avec toutes ses séductions et ses splendeurs, je pensais encore à cette perle du Golfe de Salerne....

CONCLUSION.

Dans cette excursion, afin de mieux étudier la population, nous avons négligé de suivre la route tracée par *Murray* et les autres guides ; en effet, le passage continu des étrangers dans les lieux indiqués par les itinéraires, laisse toujours aux habitants de ces points plus fréquentés, des habitudes et des vices cosmopolites.

En dehors des deux classes spéciales de la population, dont je vous ai parlé, les *Bergers* et les *Lazzaroni*, les habitants des Etats de Naples diffèrent encore des autres Italiens par quelques nuances de caractère. Quoique aussi heureusement doués peut-être par la Nature, du côté de l'esprit, ils sont cependant plus insoucians de gloire et de richesse ; probablement parce que ces choses problématiques et périssables ne s'acquièrent que par beaucoup de travail. Ils préfèrent des jouissances qui arrivent plus immédiatement, par les yeux, par les oreilles, par la bouche, par tous les sens. Ils sont organisés pour une vie plus expérimentale que spéculative. Ce caractère et les événements, ont été cause qu'ils ont moins fait que leurs voisins pour la civilisation.

Ce fut un malheur pour leurs pères que d'être demeurés si longtemps sous la domination de l'Empire d'Orient, quand cet empire n'avait pas même la force de se gouverner lui-même. Loin de communiquer à ces peuples un esprit civilisateur et vigoureux, il les abandonnait au caprice de Vice-Rois ou de Ducs, et ne songeait à eux que pour les mettre à contribution. Ils perdirent, durant cette période, l'heureuse influen-